25e régiment de mobiles de la Gironde – Extrait de : Mobiles, mobilisés, corps francs de la Gironde - Auteur : Bujac, Emile (1852-1935) – Editeur : F. Pech Bordeaux – 1913 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF – Droits : domaine public – Saisie : 2024

NOTICE

CETTE brochure est publiée sous le patronage du Comité d'Action pour l'érection, à Bordeaux, du Monument départemental a la mémoire des Enfants de la Gironde morts pour la Patrie en 1870-1871.

Comité d'Action

MM. Président :

LÉON (ANSELME),
Conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux, ancien Officier de Mobiles.

Vice-Présidents :

PAPILLON (GEO.),
Président de la Société des Anciens Mobiles du IIIe bataillon.
BOUCHERIE (J.),
Président de la Société des Anciens Mobiles du Ve bataillon.
GÉRARD (F.),
Président de la Société des Anciens Mobiles du 25e régiment.
COLOMÈS (L.),
Président d'honneur de la Société des Anciens Mobiles du IIIe bataillon.
BOUQUIER (L.),
Président honoraire de la Société des Anciens Mobiles du Ve bataillon.
SAINT-ARROMAN (R. DE),
Président honoraire de la Société des Anciens Mobiles du 25e régiment.
VIDEAU (E.),
Président de la Fédération Girondine des Vétérans des Armées de Terre et de Mer 1870-1871.
JEUNÉ (commandant),
Président de la Société l'Union des Anciens Combattants 1870-1871.
LASAIGUES (G.),
Président de la Société des Engagés Volontaires 1870-1871.
LUCAS (J.),
Président du Groupe des Corps Francs Girondins.
FORNIER (D.),
Président du Groupe des Tirailleurs Girondins, 1re compagnie.
FRANCKÉ (capitaine),
Président de la Légion Alsace-Lorraine de la Gironde.
ARTIGUES (F.),
Président de la Section des Vétérans de Bordeaux.
BLAYOT (L.),
Vice-Président de la Société des Engagés Volontaires 1870-1871.
DUPON (capitaine),
Vice-Présidt de la Société l'Union des Anciens Combattants 1870-1871.

Secrétaire général :

VIGNEAU (A.),
Secrétaire général de la Société des Anciens Mobiles du Ve bataillon.

Secrétaires :

TAFFARD (E),
Secrétaire général de la Société des Anciens Mobiles du IIIe bataillon.
NADEAU (A.),
Secrétaire général de la Société des Anciens Mobiles du 25e régiment.
RIBAUT (P.),
Secretre général de la Société l'Union des Anciens Combattants 1870-1871.
GOT (O.),
de la Société des Anciens Mobiles du IIIe bataillon de la Gironde.

Trésorier général :

GALLET (F.),
1er Vice-Présidt de la Société des Anciens Mobiles du IIIe bataillon.

Trésoriers :

MOTHES (F.),
Trésorier général de la Société des Anciens Mobiles du IIIe bataillon.
BRAMAUD (C.),
Trésorier général de la Société des Anciens Mobiles du Ve bataillon.
CAMPANA (C),
Trésorier général de la Société des Anciens Mobiles du 25e régiment.
LOUERRIS (P.),
Trésr général de la Société l'Union des Anciens Combattants 1870-1871.
HUOT (J.),
Trésorier général de la Société des Engagés Volontaires 1870-1871.

Commissaires et Conseillers :

Membres de la Société du IIIe bataillon de Mobiles :

BAYLE (P.),), LÉNARDON (J.),), SENGÈS (F.), LAFARGUE (E.), OUVRIER (H.), LEGENDRE (A.), ARNAUD (L.), ROUCAU (H.), TANET (P.).

Membres de la Société du Ve bataillon de Mobiles :

LACOSTE (E.), SICOULY (P.), RAUD (G.), DUCHÊNE (L.), LEMEUNIER (C.), CAPBAL (A.), DONNADIEU (A.).

Membres de la Société du 25e régiment de Mobiles :

ROBIN (H.), SUDRES (A.), GODET (A.), BERNARD (F.), ROBIN aîné, FOULCHER (G.), DOUCE (A.).

Membres de la Société des Engagés Volontaires :

CASSAT (A.), CABANES (S.), GRATEROLLE (M.), VIAMOURET (E.), LAGARDIÈRE (P.), GIMA.

Membres de la Légion Alsacienne et de l'Union des Combattants :

KRAETZLER (C.), CHAPELET (P). - LOUBRADOU (J.), DASPET (J.), CASTEX (H.) et DUPUIS (L.).

Délégués :

du Conseil Général : MM. MAROT (F.), BERTIN (E.), PÉRIÉ (G.).
du Conseil Municipal : MM. SÉBILLEAU (H.) et BORDES (J.), adjoints ; MANHES (G.) et BOUBÈS (G), conseillers.
du Souvenir Français : MM. le colonel BOUCHÉ, capitaine MARTY ; BARINCOU et FIOT (E.), officiers.
de la Croix-Rouge Française : M. le vicomte DE PELLE-PORT-BURÈTE.

Jurisconsulte :

Me CHARTROU (L.).

Avocat Conférencier :

Me NICOLAÏ (A).

Attachés à la Commission du Contrôle artistique :

MAROT (F.),
Ancien Adjoint aux Beaux-Arts de la Ville.

TOUZIN (A.),
Ancien Président de la Société des Architectes de Bordeaux.
DORMOY (A.),
Ingénieur, ancien Député, bronzes d'art.
BLAYOT (L.),
Président de l'Art à l'École.

Ce Monument a été inauguré le 19 septembre 1913 par Monsieur RAYMOND POINCARÉ, président de la République Française, Monsieur DURÉAULT étant préfet de la Gironde, Monsieur CHARLES GRUET, maire de Bordeaux.



MAQUETTE DU MONUMENT
ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES ENFANTS DE LA GIRONDE
MORTS POUR LA PATRIE EN 1870-71

PREMIÈRE PARTIE

LES MOBILES

La LOI du 1er février 1868 instituant la Garde nationale mobile était, en quelque sorte, demeurée à l'état de lettre morte ; au moment de la déclaration de guerre, un seul bataillon se trouvait dans la Gironde, en voie d'apprêt.
La loi du 17 juillet 1870 appelle la Mobile à l'activité ; celle du 28 août y incorpore les hommes des classes de 1865 et de 1866. Le lendemain, une dernière loi édicte que la Mobile fait partie intégrante de l'Armée active.
En application de ces décrets, le département de la Gironde lève six bataillons. Les Ier, IIe et IVe constituent le 25e régiment ; le IIIe demeure indépendant ; le Ve rejoindra le 78e régiment ; le VIe fera partie du 95e régiment.
Le 25e régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel **DARTIGOLLES**, prend part aux batailles autour d'Orléans et sur la Lisaine.
Le IIIe bataillon est conduit par le commandant **de CARAYON-LA TOUR,** à Nuits et à Chénebier.
Le Ve bataillon combat à Savigné-l'Evêque, où il perd son chef, le commandant **ARNOULD**.
A chacun de ces groupes engagés dans la lutte revient un chapitre distinct.
Il n'en sera pas consacré au VIe bataillon, retenu en Normandie.

CHAPITRE PREMIER

Le 25e Régiment de Mobiles

§ 1. — A l'Armée de la Loire.

LA COMPOSITION initiale du Corps, dont le commandement revient au lieutenant-colonel DARTIGOLLES, s'établit comme suit :

1er BATAILLON

D'ANTIN (HENRI), chef de bataillon.
GRIPPAT, médecin aide-major.
DU HAMEL, capitaine.

1re Compagnie
MARCOUYEUX, lieut., puis capitaine
ODOUARD, lieutenant.
NIVARD, sous-lieutenant.
SAINT-BLANCAT, capitaine.

2e Compagnie
LÉON (ANSELME), lieutenant.

BASTRATE (MARCEL), sous-lieutenant.
CAMPANA, sous-lieutenant.
MONTGUILHEM (ÉLIE), sous-lieutenant.

3e Compagnie
BONNET, capitaine.
ROUSSE (LOUIS), lieut., puis capitaine.
ALARY (PHILIPPE), lieutenant.
BECHADE, sous-lieutenant.
DUPONT, sous-lieutenant.

4e Compagnie
GEORGES (ALPHONSE), capitaine.
HURBAUX (EMILE), lieut., puis capitaine.
DUCOS (TH.), sous-lieut., puis lieutenant.
CHAPERON (RAYMOND), sous-lieutenant.

5e Compagnie
ROBAGLIA (PASCAL), capitaine (blessé le 4 décembre).
MAURY (ALFRED), capitaine.
MERCAT (EMILE), lieutenant.
PELLOT, sous-lieutenant.
ROY, sous-lieutenant.

6e Compagnie
BEQUET (AIMÉ), capitaine.
GRAS (WILLIAM), lieut., puis capitaine.
BOUCHAUD (HENRI), sous-lieutenant.

7e compagnie
LAPLANTE (PIERRE), capitaine.
DARQUEY, sous-lieutenant, lieutenant, puis capitaine.
DEGA, sous-lieutenant.
HENRY, sous-lieutenant.

PROVENANCE :

Cinq cantons de l'arrondissement de Bordeaux ;
Arrondissement de Bazas ;
Cantons de La Réole et de Saint-Macaire.

2e BATAILLON

DE PINEAU, chef de bataillon.
DE BASTEROT DES GRANGES, chef de bataillon.

GACHET, médecin aide-major.

1re Compagnie
DUPART (JEAN), capitaine (tué le 3 déc.).
BLIN (J.-B.), lieutenant, puis capitaine.
PEYRET-POQUE, lieutenant (blessé mortellement le 3 décembre).
LACAZE (ALFRED), lieutenant.
DE LASTIC SAINT-JAL, sous-lieutenant.
GUIARD (EUGÈNE), sous-lieutenant.

2e Compagnie
…….. capitaine.
DIRCKS-DILLY, s.-lieut., lieut.,puis cap.
BARRÈRE, lieutenant.
CORNE (ARMAND), sous-lieutenant.

3e Compagnie
MARTIN (CHARLES), capitaine.
BECHADE, lieutenant.
TAUZIN, sous-lieutenant.
MARTINY, sous-lieutenant.

4e Compagnie
POTTIER (RAYMOND), capitaine.
TASTET (WILLIAM), sous-lieutenant.
LASSERRE, sous-lieutenant.
CHAPERON (ALBERT), sous-lieutenant.

5e Compagnie
TRONQUOY DE LA LANDE, capitaine (blessé le 4 décembre).
TAVERNIER, capitaine (blessé mortellement le 26 janvier).
DUMAINE (CHARLES), lieutenant.
CLAUZET, lieutenant.
LOUARY, sous-lieutenant.

6e Compagnie
SEZALORY (CHARLES), lieutenant (blessé le 4 décembre).
DU PERIER DE LARSAN (ALEXIS), lieut.
GERARD (FERNAND), sous-lieutenant.

7e Compagnie
DEMEULIN, capitaine.
MAURY, capitaine.
DES GROTTES, lieutenant.
CHAUDEURGE (ETIENNE), sous-lieut.

PROVENANCE :

Arrondissements de Blaye et de Lesparre.

4e BATAILLON

MOREAU, chef de bataillon, puis lieut.-colonel du 32e Mobiles (Puy-de-Dôme).
DE VAUDRECOURT, chef de bataillon.)
LAFAYE, médecin aide-major.

1re Compagnie
COUILLEAU, capitaine.
VIEUX, capitaine.
DE ROCHEFORT (MAURICE), lieutenant, attaché au Ministre de la guerre.
MARCOUYEUX (GUSTAVE), lieut., puis capitaine.
ROBIN (HECTOR), s.-lieut., puis cap.
SIMON (HENRY), sous-lieutenant.

2e Compagnie
DIVAY (RENÉ), capitaine.
MAUROURGUET, lieutenant.
DE LA CROMPE DE LA BOISSIÈRE, sous-lieutenant.
DUFOUSSAT, lieutenant.
DE GUILHEMANSON, sous-lieutenant.

3e Compagnie
GOMBEAUD (MICHEL), lieut., puis cap.
BAX (AMÉDÉE), lieutenant.
FOURCAUD (VICTOR), lieutenant.
MALAURY (JEAN), sous-lieutenant.

4e Compagnie
FOISSAC (MAURICE), capitaine.
DE CAVINHAC, lieutenant.
DE PANIAGUA (JEAN), sous-lieutenant.

5e Compagnie
GRENOILLEAU, capitaine.
ASTIÉ (SYLVAIN), lieutenant.
BEYLOT (ELIE), sous-lieut., puis lieut.
DE BRIANÇON, sous-lieutenant.

6e Compagnie
DANIEL (FRANÇOIS), capitaine.
D'ETCHEGOYEN, lieut., puis capitaine (offic. d'ordonn. du général Rebillard).
DUFOUSSAT (GUSTAVE), sous-lieutenant.
FONTAINEMARIE, sous-lieutenant.

7e Compagnie
ABADIE (LÉON), capitaine.
RAMAT (JACQUES), lieutenant.
AUBER (JEAN), sous-lieutenant.

COSTY (Jules-Jean), aumônier.

Cadres de la 8e compagnie du IVe bataillon :

Dépot :
BRIOL, capitaine.
FULCRAIN, lieutenant.
DUFOUSSAT (HENRI), sous-lieutenant.

PROVENANCE :
Arrondissement de Libourne ;
Cantons de l'arrondissement de La Réole non attribués au 1er bataillon.

LE RÉGIMENT ainsi formé se rassemble à Bourges, où se concentre le XVe corps. Le Ier bataillon avait quitté Bordeaux le 27 septembre, précédé du IVe, parti de Libourne et rejoint, le 8 octobre, par le IIe.
Fin du mois, le 25e de Mobiles recevait, à Salbris, une attribution définitive :

Ire brigade (Ariès) de la 2e division (Martineau-Deschesnez) du XVe corps.

En ces jours qu'endeuille, avec une si poignante angoisse, la capitulation de Metz, le Gouvernement de la Défense nationale, loin de se laisser aller à une passive désespérance, redouble d'efforts ; il masse le gros de ses forces sur la rive droite de la Loire, en l'énergique volonté de foncer vers le Nord, de tendre la main aux vaillants défenseurs de Paris.
Pour conjurer le danger, les Allemands — à cette heure critique pour eux aussi — ne disposent que du seul Ier corps bavarois ; **VON DER TANN,** délaissant Orléans en toute hâte, prend position à Coulmiers ; **d'AURELLE de PALADINES** se porte résolument à l'attaque avec les XVe et XVIe corps.
Le XVe corps, à droite, débouche, dans la brumeuse matinée du 9 novembre, de la ligne Cravant=Messas ; l'action principale échoit à la 3e division, jetée sur Baccon et sur le château de la Renardière. La 1re brigade de la 2e division, à Thorigny, n'aura pas à intervenir.

Au lendemain de sa brillante victoire, **d'AURELLE de PALADINES** réoccupe Orléans. Il devra, sans perte de temps, organiser et parfaire ses moyens de défense, car la IIe Armée allemande, que Metz ne retient plus, accourt à marches forcées vers la Loire.
Le 20 novembre, le prince **Frédéric-Charles** atteignait la région de Pithiviers=Angerville=Montargis. Nous lui opposons cinq corps : à droite (est), les XVIIIe et XXe ; au centre, le XVe, barrant la route de Pithiviers ; à gauche, le XVIe, surveillant les directions d'Artenay et de Patay ; au loin, sur la gauche (ouest), appuyé à la forêt de Marchenoir, le XVIIe,

depuis quelque temps aux prises — vers Châteaudun — avec le grand-duc **de MECKLEMBOURG.**

Tout d'abord, pour se donner de l'air, l'aile droite attaque Beaune-la-Rolande (28 novembre), déjà aux mains du Xe corps prussien. L'échec du général **CROUZAT** ne nous empêchera toutefois pas d'imposer un certain respect à la gauche allemande, et d'autoriser les préparatifs d'une prochaine offensive générale, toujours dans l'espoir de s'associer aux tentatives de **DUCROT** pour rompre l'investissement de Paris.

Les généraux estiment que cette manœuvre est prématurée et que la position d'Orléans — transformée en véritable camp retranché — peut procurer à la jeune armée les délais dont elle aurait encore besoin pour se consolider. Mais, dans la séance du conseil de guerre, présidée le 30 par M. **de FREYCINET** (délégué du Ministre de la guerre), le Gouvernement formule un ordre impératif, ne laissant aux chefs militaires que le choix des procédés d'exécution.

D'AURELLE de PALADINES, surtout préoccupé des forces ennemies signalées au nord d'Artenay, décide d'opérer la gauche en avant, de manière à assurer ensuite la marche sur Patay de son centre renforcé.

En conséquence de quoi, le 1er décembre, le XVIe corps (Chanzy), suivi du XVIIe corps (de Sonis), engage la lutte de quatre jours dénommée, dans son ensemble, « bataille d'Orléans ».

Le 2 décembre, les XVIe et XVIIe corps échouent sur le front Loigny-Poupry et doivent rétrograder ; leur recul entraînera celui du reste de l'armée.

Ce dit jour, dans le XVe corps, la 3e division (Peytavin) et la 2e division (Martineau-Deschesnez), à cheval sur la grande route, — l'une à l'ouest sur Poupry, l'autre à l'est sur Ruan, — appuient, en échelon de droite, le XVIe corps.

C'est à Ruan que nous retrouvons, le 2 décembre, le 25e de Mobiles, installé, depuis le 11 novembre, à Gidy.

Quoique proche du champ de bataille (huit à dix kilomètres) et instamment sollicitée sur Poupry au secours de la division **PEYTAVIN**, la brigade **d'ARIÈS**[1] ne se produira que trop tard dans la soirée. De Chevilly, qu'elle traverse à huit heures du matin, la brigade gagnait Ruan, où le général la faisait bivouaquer à midi et demi, sans autrement se préoccuper du combat, dont il percevait la violente canonnade. Vers deux heures, un capitaine de l'état-major du Général en chef vint chercher les renforts. Il faudra à la brigade une heure pour démarrer ; une autre heure sera gâchée à tirer quelques coups de canon sur des pièces aventurées au nord de Lion-en-Beauce et d'Oison ; puis encore, déplorable déambulation en arrière, à la recherche du passage proche de Chevilly..., non le seul existant, mais le seul connu ! Cependant, la voie ferrée pouvait être franchie à environ deux kilomètres en avant, ce qui aurait permis d'aborder avec plus de hâte, par Dambron, le flanc gauche de l'ennemi. **D'ARIÈS** n'atteint cette localité qu'à six heures du soir, alors que l'occasion est perdue de peser au profit de la 3e division qui, épuisée devant Poupry, a déjà entamé dans le crépuscule son mouvement de retraite. Le 3, de grand matin, la brigade évacue Dambron, se repliant sur Artenay ; elle se place à gauche de la grande route, étayée en arrière et à droite par la brigade **REBILLARD**. Le régiment ne fera donner que deux de ses compagnies (6e du IIe et 5e du IIIe).

Les Allemands actionnent, peu à peu, 103 pièces, auxquelles nous ne pouvons opposer, tout d'abord, que 30 pièces et plus tard 54. Dans cet ouragan de feu, sous cette grêle de projectiles, la brigade rétrograde sur moulin Auvilliers=ferme Herblay, abandonnant Artenay aux régiments prussiens nos 11 et 85 (11 h. 45). Ce dégrafage s'opère en un ordre si parfait, que deux brigades de cavalerie, qui épient l'occasion de charger, n'affronteront pas le risque.

1 39e de marche, régiment étranger, Mobiles de la Gironde, quatre batteries.

La division, accrue de la réserve d'artillerie, déploie la deuxième brigade à droite de la route, la première à gauche, les Mobiles en soutien des batteries à la Croix-Briquet.
Vers deux heures, les régiments nos 85 et 84 enlèvent, l'un le moulin d'Auvilliers, l'autre la ferme d'Herblay ; l'artillerie allemande, préparant aussitôt l'attaque du centre, maîtrise sans peine la nôtre.
Un peu avant quatre heures, le régiment n° 11 (18e division) déclanchait son bond….. mais dans le vide, car **MARTINEAU-DESCHESNEZ** a déjà reformé ses deux brigades en bordure du plateau, au nord de Chevilly : **REBILLARD**, manche avancée, à droite de la route, contre la batterie de marine d'Andeglou à laquelle le IIIe bataillon sert de gardien ; les deux autres bataillons du régiment, à la gauche, en réserve du 5e bataillon de chasseurs occupant le château de Chevilly.
Le Divisionnaire a promis au Général en chef de conserver ses emplacements jusqu'à la chute du jour. De fait, la nuit étale déjà ses voiles sur les pièces de marine, enclouées (capitaine Gambon), lorsque, entre cinq heures et demie et six heures, le 5e bataillon de chasseurs, menacé d'être tourné à gauche, vide précipitamment le château de Chevilly. Cette phase finale fut aussi pour nos Mobiles la plus pénible de la journée. Ils ne parviennent qu'avec peine, par la grande route encombrée, à se frayer un passage sur Cercottes, où ils arrivent à huit heures.
La probité oblige à l'aveu des symptômes de désagrégement qui, à l'heure douloureuse, se manifestent dans la foule des traînards, des débandés, des affalés !!! Le général **d'AURELLE de PALADINES** devra confesser son impuissance à ramener au devoir les fuyards rencontrés entre Chevilly et Cercottes.
Tel fut l'achèvement attristé d'une journée honorable dans son ensemble pour la 2e division. Sa retraite en échelons, par occupations successives de lignes de résistance, avait été exécutée, constate le général **d'AURELLE de PALADINES**, « avec une véritable entente du métier et une bravoure qui ont mérité, aux deux brigades, la reconnaissance de l'armée et du pays, ainsi que les éloges des ennemis eux-mêmes ».
Le 25e de Mobiles, admis ce jour à la sanglante initiation, peut tirer honneur d'avoir été associé à cette manœuvre, qu'un témoin oculaire — cité par M. **de FREYCINET** — qualifiait de « mouvement admirable ».
Dans la soirée, les deux brigades de **MARTINEAU-DESCHESNEZ** se groupent autour de Cercottes ; à leur gauche, à Gidy, la 3e division péniblement disloquée ; elle touche au XVIe corps dévidé jusqu'à Patay, emboîtant en deuxième ligne le XVIIe corps. A l'est, les XVIIIe et XXe corps gardent encore les débouchés de la forêt. Au centre, la première division du XVe corps, en retraite vers Orléans.
Sur le front de ce corps, auquel s'attache plus spécialement notre intérêt, le IXe corps prussien s'accumule en profondeur. Ses deux divisions, le 4 décembre dès huit heures, reprennent l'offensive amorcée par la cavalerie. La 17e marche sur Gidy (secteur du général Peytavin), la 18e se dirige sur Cercottes, à travers le bois dont la brigade **d'ARIÈS** surveille la lisière sud ; à droite notre 39e, à gauche le régiment étranger et le 5e bataillon de chasseurs ; au centre le 25e de Mobiles, qui a égrené en tirailleurs son IIe bataillon et une compagnie du Ier. Reculée, entre le moulin de Cercottes et La Touche, la 2e brigade avec cinq (puis huit) batteries.
Malencontreusement, la ligne de défense s'approcha, sur certains points, beaucoup trop près de la lisière battue par les projectiles de notre artillerie. Nos mobiles se trouvent ainsi pris entre deux feux ; le général **d'ARIÈS** devra les tirer de cette situation dangereuse et les envoyer (9 h. 1/2-10 heures) en arrière de la 2e brigade que lui-même démasquera, peu après, pour se poster entre La Touche et La Chaise.
Les Allemands, éprouvant de grosses difficultés, perdent beaucoup de temps à amener l'artillerie nécessaire aux préparatifs d'attaque de l'infanterie sur Cercottes ; le régiment n° 36, des fractions du

bataillon de chasseurs n° 9, y pénètrent un peu avant midi, mais auront encore à lutter dans la localité, pendant près d'une heure, contre les arrière-gardes obstinées des deux brigades confondues. Néanmoins, le recul s'exécute en assez bon ordre — non sans être exposé à de gros sacrifices — sur les tranchées du faubourg Bannier ; dans la soirée plus avancée, dernier acculement à la lisière même de la ville.

Le 25e de Mobiles goûtera enfin quelques heures d'un repos relatif au déclin d'une rude journée ; il a perdu, en tués et blessés, 329 hommes[1], chiffre fort élevé, si l'on tient compte de l'effectif réel des compagnies squelettiques.

Du reste, la 2e division tout entière « était à peu près hors d'état de combattre » ; ainsi s'exprime **LEHAUCOURT**.

Du reste, l'armée tout entière se trouvait dans un navrant état matériel et moral, affectée des tares morbides auxquelles sont irrémédiablement condamnées — dans des délais plus ou moins écourtés — les milices et les troupes improvisées. Ainsi en attestent ceux dont la probe documentation — qu'ils soient témoins autorisés ou historiens consciencieux[2] — nous fournit d'imprescriptibles leçons expérimentales et de précieux, de toujours utiles avertissements.

Le général **d'AURELLE de PALADINES** n'avait pas laissé ignorer au Ministre de la guerre, le 4, à la première heure[3], qu'il considérait la défense d'Orléans comme impossible avec des troupes n'inspirant plus aucune confiance ; dès lors étaient prises les mesures concernant l'abandon de la place. Le commandant du XVe corps, chargé de l'arrière-garde, pour éviter à la ville le bombardement dont la menaçaient les Allemands, avança de quelques heures le départ des divisions mutilées.

Elles passaient, vers minuit, sur la rive gauche de la Loire. **MARTINEAU-DESCHESNEZ** replie ses résidus sur Saint-Cyr-en-Val ; « alors — écrit Ludovic Martiny[4] — tous les courages s'évanouirent et le désordre pénétra dans les rangs ».

L'évacuation d'Orléans motiva la rupture en deux tronçons de la grande et primitive armée, jusqu'à ce jour dépendante du général **d'AURELLE de PALADINES.** L'aile gauche (XVIe et XVIIe corps auxquels s'adjoindra le XXIe), dirigée sur Beaugency et Blois, forma la IIe Armée de la Loire (général Chanzy). Les XVe, XVIIIe et XXe corps, portés sur Salbris, Gien et Sully, constituèrent la Ire Armée de la Loire (général Bourbaki).

Le Gouvernement de la Défense nationale prétendra encore envoyer ces forces sur Paris. Mais les hésitations de **BOURBAKI**, les retraites successives de **CHANZY**, le retour inopiné du prince **Frédéric-Charles** à Orléans (après les affaires de Vendôme), rendront, fin décembre, ce projet irréalisable. La Ire Armée de la Loire, à cette date dénommée «Armée de l'Est », ambitionnera de menacer les lignes d'opérations des Allemands, de faire lever le siège de Belfort... peut-être même de reconquérir l'Alsace !!!

1 Un officier tué, 8 blessés dont 2 devaient succomber à leurs blessures ; 120 soldats tués et environ 200 blessés ; en outre, 15 officiers et 300 hommes prisonniers.

2 Il suffira de citer : d'Aurelle de Paladines (p. 351), le capitaine de vaisseau Ribourt, Lehaucourt (général Palat, pp. 369, 373, 374), capitaine Maurice Bois (pp. 276, 289).

3 Le général en chef avait eu, dans l'après-midi, un court regain d'espoir ; sa résolution dernière et définitive fut mandée à Tours par télégramme de 5 heures soir.

4 Auteur de la petite brochure Le 25e Mobiles, Bordeaux 1871.

§ 2. — A l'Armée de l'Est.

La coulée du XVe corps sur Salbris s'accompagne de bien misérables encombres. La troupe exténuée, rebutée, sans sommeil par ces glaciales nuits, se traîne, lamentable cohue, sur des chemins couverts de neige ou de verglas.

Le 25e régiment de Mobiles ne réussit à se reformer que le 6, à La Mothe-Beuvron ; il recouvre tout au plus…. 1,200 hommes.

Reconstitué, le XVe corps (Martineau-Deschesnez) a été tout d'abord maintenu dans la région Bourges-Vierzon, en vue d'assurer la liaison entre les deux armées de **CHANZY** et de **BOURBAKI ;** ainsi le 25e de Mobiles que nous savons le 7 à La Mothe-Beuvron traversera Aubigny, La Chapelle-Saint-Ursin, Bourges, Saint-Florent, Brécy, Mehun (23 décembre), d'où il pointera sur Vierzon (6 janvier 1871), ensuite sur Bourges, de là sur Dijon (9 janvier) et Clerval, pour arriver, le 14 janvier, à Ornans (effectif voisin de 1,600 hommes)[5].

La situation d'ensemble se présentait comme suit : le général **WERDER**, avec son XIVe corps et deux divisions de réserve, avait mission d'assiéger Belfort et de préserver le flanc gauche de la longue ligne d'opérations des grandes armées allemandes. Les divisions de réserve sont affectées aux sièges ; le XIVe corps, établi en garde entre Gray et Vesoul, aura facilement raison des résistances organisées à Besançon (général Crouzat)[4], à Beaune (général Crémer) et à Autun (général Garibaldi). Cependant, de plus sérieuses inquiétudes gagneront **WERDER** à l'approche de l'Armée de l'Est ; il déloge de Dijon, se rapprochant de la Lisaine de manière à couvrir le siège de Belfort. Dans ses traces, **BOURBAKI** — pour lequel la bataille de Villersexel (9 janvier 1871) n'avait été qu'un succès négatif — conduira les XVe, XVIIIe, XXe, XXIVe corps et la division **CRÉMER** à la grande bataille de trois jours (15, 16 et 17 janvier 1871) dramatisée entre Héricourt et Montbéliard.

Le XVe corps, à droite, applique tous ses moyens sur le château de Montbéliard, Bethoncourt et Bussurel[1]. Le 16, la brigade **d'ARIÈS** garnissait le plateau de Sainte-Suzanne, en arrière de la ferme du Mont-Chevis. Le 25e de Mobiles, sortant, le 17, du petit bois où il a bivouaqué, soutient les batteries engagées avec l'artillerie ennemie de Grange-Dame ; l'affaire lui coûte une cinquantaine d'hommes. Les mêmes positions sont reprises, le 18 au matin.

Ce dit jour, **BOURBAKI** est décidé à rompre le combat et à ramener ses corps autour de Besançon.

Il a, en effet, connaissance des mouvements du général **MANTEUFFEL**, empressé au secours de **WERDER** ; il a surtout constaté que ses troupes étaient manifestement incapables d'efforts sérieux, trop épuisées par les combats, par la disette, trop éprouvées par les bivouacs dans la neige et par un froid de 15 à 18 degrés.

Les Mobiles retraitent tout d'abord du champ de bataille sur Longevelle, puis sur Fontaine, proche de Clerval, enfin sur Baume-les-Dames.

La navrante évasion de l'Armée de l'Est ne fut que prudemment suivie par **WERDER** avec son XIVe corps. Mais l'armée de **MANTEUFFEL** émerge à son tour de la région de Vesoul avec les IIe et VIIe corps, menaçant au sud les routes de Lyon et de Genève.

BOURBAKI tergiverse, perd deux ou trois jours à adopter un parti, et les Allemands profitent de ce délai pour se souder, pour accentuer leur étreinte par Mont-sous-Vaudrey, Dampierre, Rioz, Villersexel, Isle-sur-Doubs.

---

5 Ce déplacement du XV, corps de Vierzon à Clerval exigea douze jours et non trente-six heures, délai primitivement prévu par l'autorité militaire.

4 Ancienne armée des Vosges du général Cambriels ; deviendra sur la Loire le XX, corps.

1 La brigade de landwehr von Zimmermann occupe ce secteur.

Nos arrière-gardes ne résistent plus. Les XXIVe et XVIIIe corps abandonnent les positions de Lomont ; les détachements du XVe corps, laissés à Baume-les-Dames, sont plaqués sur Besançon. Maintenant, les débris de l'Armée de l'Est courent le danger d'être cernés. Une seule direction demeure ouverte, celle de Pontarlier ; le triste amas s'y déverse (26 janvier).
Les Girondins prennent à ces derniers épisodes une part constante et active. Le 25, ils soutiennent, aux côtés du 39e de marche, une légère escarmouche aux abords de la ferme du Mont-Gardot et s'exposent, le lendemain matin, à la perte d'une compagnie enlevée aux avant-postes…. les unités, à vrai dire, ne comptent même plus 25 hommes !! Le 27, le XVe corps tentera une dernière fois, sur les rives de la Loue, — entre Busy et Courcelles, — de rompre une des mailles de l'enlacement ; les nôtres, chargés avec le 39e, de la défense du col des Vosges, trouveront une suprême occasion d'en imposer à l'ennemi, qu'ils chassent d'une parcelle boisée proche du moulin Caillet ; ils se procurent ainsi les moyens d'un passable recul sur Busy. L'agonie n'a que trop duré ; nous touchons à la fin.
Un armistice a été conclu le 28 au soir, à Versailles ; malheureusement, le négociateur français, **Jules FAVRE,** a consenti, avec une coupable légèreté, à en exclure la région du Jura et Belfort. Pour sauver des mains de **MANTEUFFEL** les pauvres épaves de son armée, le général **CLINCHANT** (qui vient de remplacer Bourbaki) se voit dans l'inéluctable obligation de négocier avec le Gouvernement helvétique (nuit du 31 janvier au 1er février) le passage de ses soldats en territoire suisse.
Pourtant, soit par Mouthe (avant l'encerclement final), soit (à la onzième heure) par les montagnes du Risoux, réussissent à s'évader d'importantes fractions (environ 15,000 hommes), appartenant aux divisions **CRÉMER, LONGERUE** (XVe corps) et **d'ARIÈS** (XXIVe corps).
De la sorte, le 25e de Mobiles, stationné à Pugey, put échapper à l'internement. Seuls franchissent la frontière la 1re compagnie du 1er bataillon d'escorte aux convois et un groupe d'isolés ; au total, 200 hommes environ.
Les bataillons du colonel **DARTIGOLLES** sont parvenus au terme de leur itinéraire ; ils séjourneront à Pugey jusqu'au 22 mars, date de leur départ pour Beaune, d'où ils seront rapatriés par voie ferrée.
A son retour à Bordeaux, le 28 mars, le régiment se trouvait réduit à 800 hommes et il était parti, fin septembre, à l'effectif de 3,591 officiers et soldats !!! Ses pertes se décomposaient :

Tués : 8 officiers, 180 sous-officiers et soldats
Blessés : 6 officiers, 287 s.-officiers et soldats

Prisonniers : 463 officiers et soldats)
Internés : 200 (environ))

La comparaison des chiffres dénonce un déchet de 1,650 immatriculés : malades, hospitalisés un peu partout, égarés, disparus, traînards !!!
Ce déchet, qui atteint 47 % de l'effectif initial, est lui-même plus que trois fois supérieur aux pertes occasionnées par le feu !!
Cette constatation, en apparence simple, est cependant à retenir, parce que probante caractéristique de l'inconsistance des foules armées, des amalgames, hâtivement précipités dans la fournaise.
Et la masse amorphe assemblée sur la Loire n'était rien autre. Une inexorable fatalité la destinait aux pires désastres ; elle ne pouvait avoir que la patriotique prétention de se sacrifier, jusqu'à usure complète, pour **sauver l'honneur.**

Ayant sans reproches consenti à ce sacrifice, le 25e de Mobiles méritait d'être loué de sa valeureuse abnégation, en les termes qu'un affectueux attachement et une haute loyauté surent inspirer à son chef, dans l'ordre qu'il adressait aux officiers, sous-officiers et soldats :

« A dater du 18, nous sommes licenciés ; c'est donc ici qu'il faut nous faire nos adieux.
» A votre tête depuis le 28 septembre, j'ai pu apprécier vos qualités. Embrigadé avec des troupes régulières le 1er octobre, le régiment s'est mis à leur hauteur dès le premier jour, il a fait toutes les marches et contre-marches de l'armée de la Loire ; à Coulmiers, il a marché en ordre, comme un vieux régiment. Il s'est battu des derniers à Orléans. Dans l'Est, sur le plateau de Sainte-Suzanne, il n'a pas bronché d'une semelle, malgré le feu de l'artillerie ennemie ; puis, dans cette malheureuse retraite, il a supporté les fatigues et les privations de toutes sortes et enfin il a tiré le dernier coup de feu à Busy.
» Vous allez être obligés de faire une longue route ; mais jeunes, peu chargés, le plaisir de rentrer vous fera brûler les étapes. Quoique sans armes, vous pouvez marcher la tête haute et dire : « J'ai fait partie de l'Armée de la Loire en 1870), et de celle de l'Est en 1871, dont j'ai protégé le passage en Suisse sans avoir été obligé de la suivre. »

» Tous les faits ci-dessus sont des titres acquis » au 25e de Mobiles et dont vous pouvez revendiquer votre part.
» Votre vieux colonel conservera de vous de bons souvenirs, comme aussi il désire avoir une place dans les vôtres.
» Adieu, officiers, sous-officiers et mobiles du 25e, mes compatriotes, mes amis, mes enfants.
» A Pugey, le 18 mars 1871.

» Le Colonel du 25e Mobiles,
» DARTIGOLLES. »

Encore, pour corroborer ce témoignage, l'ordre du général **REBILLARD**, commandant la division, document autorisé qui nous procurera l'avantage — en cette fin de chapitre — de brièvement ressaisir les actions principales d'une pénible campagne dont se réclameront, non sans consciente fierté, tous ceux auxquels il fut donné d'y prendre part.

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS,

» Une décision ministérielle rappelle dans leurs foyers un certain nombre d'entre vous. Avant leur départ, je tiens à leur dire le regret que ; j'éprouve à me séparer d'eux.
» Si, depuis Coulmiers, le succès n'a pas suivi nos armes, vous n'en avez pas moins continué à donner l'exemple du courage, du dévouement et de la discipline. Dans la retraite sur Orléans, devant des forces considérables, la 2e division du XVe corps s'est fait remarquer par l'énergie et le sang-froid dont elle a fait preuve, en défendant pied à pied, les 2, 3 et 4 décembre, Artenay, Chevilly, puis les hauteurs de Mont-Joie.
» Votre conduite dans l'Est vous a fait le plus grand honneur. Par un froid de 15 degrés, vous avez bivouaqué dans la neige, souvent sans feu et quelquefois sans vivres, par suite de l'impossibilité où se trouvaient les convois d'arriver.
» Sur le mont Chevis, vous avez supporté bravement, pendant trois jours, le feu meurtrier d'une puissante artillerie.
» Pendant que l'armée se dirigeait si fatalement sur Pontarlier, vous combattiez devant Busy pour favoriser son mouvement.

» Depuis l'armistice, vous avez tracé devant Besançon une nouvelle ligne de défense pour suppléer aux fortifications de la place, devenues insuffisantes.

» OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE LA 2e DIVISION,

» Je me rappellerai avec bonheur et orgueil que pendant cinq mois j'ai eu l'honneur de marcher avec vous à l'ennemi.
» Dans les circonstances douloureuses où se trouve la France, efforcez-vous de maintenir l'ordre à l'intérieur et de sauvegarder la dignité nationale vis-à-vis de l'étranger qui doit occuper notre territoire en attendant que nous puissions nous venger.
» Quartier général de Beure, 9 mars. »

CHAPITRE II

Le IIIe Bataillon

LE BATAILLON, formé en majeure partie d'hommes de Bordeaux-ville et des cantons environnants, nous fait ses adieux le dimanche matin 25 septembre et débarque à Lyon dans la nuit du 27 au 28.

Le cadre est ainsi composé :

3e BATAILLON

DE CARAYON-LA TOUR (JOSEPH), commandant.

1re Compagnie
BARIL, capitaine.
DE FREYCINET, lieutenant.
DE GUIPPEVILLE, sous-lieutenant.

2e Compagnie
DURAND, capitaine.
STEWART, lieutenant.
BERNIONT, sous-lieutenant.

3e Compagnie
VILLENEUIX, capitaine.
CHARLIER, lieutenant.
DUPUY, sous-lieutenant.

4e Compagnie
BRIOL, capitaine, faisant fonctions d'adjudant-major.
PARIS, lieutenant

DE CHABANS, sous-lieutenant.

5e Compagnie
THUBERT, capitaine.
DE BOICARD, lieutenant.
DE LIONCOURT, sous-lieutenant.

6e Compagnie
MONIÉ, capitaine.
ROGER, lieutenant.
SCHRODER (MAURICE), sous-lieutenant, officier payeur.

7e Compagnie
LASSERRE, capitaine.
DARMAILLAC, lieutenant, officier d'armement et d'habillement.
MAITRE, sous-lieutenant.

Docteur SOLLES, major.

LAURENS, sous-aide-major.

REINHARD, délégué par la Société internationale de Secours aux blessés.

Abbé ESTOR, curé de la paroisse Saint-Bruno de Bordeaux, aumônier.

La 8e compagnie de dépôt, restée à Bordeaux, contribuera, plus tard, à l'organisation du Ve bataillon.

NOS MOBILES séjournent dans et autour de Lyon jusqu'au 20 novembre, date de leur attribution a la division du général **CRÉMER**, qu'ils rejoindront à Beaune (26 novembre) [1].
Nous connaissons déjà les événements dont ce quartier est le théâtre. Pour remplacer l'armée des Vosges, devenue le XXe corps, et conduite par le général **CROUZAT** de Besançon à Orléans, le Gouvernement de la Défense nationale créait des groupes à Beaune et à Autun dans le but d'agir contre les Badois de **WERDER**. Néanmoins, le général **CRÉMER** et **GARIBALDI** ne parviennent pas à lier leurs actions. **GARIBALDI** se porte d'Autun sur Dijon sans attendre **CRÉMER**, et se fait battre. Le général pense aussitôt à prêter aide au condottière en faisant craindre pour sa ligne de retraite à la brigade ennemie qui le poursuit. La malchance lui inflige certains retards a rassembler ses moyens, et **KELLER** — rappelé par **WERDER** — atteint déjà sur le chemin du retour Vandenesse et Châteauneuf. Cependant, le 3 décembre, de grand matin, **CRÉMER** envoie deux colonnes, l'une sur Vandenesse, l'autre sur Châteauneuf. Cette dernière, sous les ordres du colonel **POULLET**, comprend trois compagnies de volontaires du Rhône et le IIIe bataillon venu de Bligny-sur-Ouche. Les Girondins, qui avaient reçu la veille — repoussant une reconnaissance — le baptême du feu, n'entrent en ligne qu'à l'heure tardive, gênés dans leur marche par le mauvais état des chemins ; nonobstant, leur pression sur Châteauneuf contraindra **KELLER** à précipiter son entrée dans le défilé des Bordes et à s'effacer vers Sambernon.

1 Première brigade Graziani (plus tard Millot), 32e et 57e de marche, IIIe bataillon de Mobiles de la Gironde.

CRÉMER revient à Beaune, puis s'établit à Nuits.
La scandaleuse impéritie de **GARIBALDI** laisse la division française dans un isolement dangereux. Le général **VON GLUMER** ne manquera pas d'en profiter ; il monte, le 18 décembre, une attaque sur Nuits.
Le gros des forces badoises (prince Guillaume de Bade) emprunte la plaine par Saulon-la-Rue ; la colonne **DEGENFELD** (quatre bataillons, une batterie, un escadron) suit, en terrain difficile, le chemin des crêtes ; sur la grande route, un simple groupe de liaison (un bataillon du régiment n° 3, un peloton de dragons).
A cette petite colonne du major **UNGER** paraît s'être heurté, dès la première heure, le IIIe bataillon[1] envoyé en reconnaissance sur Gevrey (14 kilomètres de Nuits) ; le contact pris, il se replie pour prendre part à la bataille attendue par **CRÉMER** sur les positions préparées par lui. A droite, le colonel **GRAZIANI** ; au centre, le colonel **CELLER** (chef de la 2e légion des mobilisés du Rhône et commandant la 2e brigade) ; à gauche, le colonel **POULLET** escalade le plateau de Caux.
Là, deux bataillons du 32e, un bataillon de la 2e légion, des francs-tireurs et trois compagnies (1re, 2e, 5e) de la Gironde ; ces dernières, aux côtés de la batterie proche de la Bergerie, point sur lequel se rabattront aussi les tronçons de la 6e compagnie compromise dans l'échauffourée du bois Mantuan.
L'effort principal s'appesantit sur la droite ; nous y employons, après l'abandon de Boncourt : trois compagnies du 32e (commandant Cognès), égaillées jusqu'au pont du chemin de fer sur le Meuzin ; les 3e, 4e et 7e compagnies de la Gironde, au centre, voisinant, à gauche, le 3e bataillon de la 1re légion du Rhône.
La Berchère ne sera perdue qu'après une âpre lutte (une heure un quart).
Alors, les nôtres farcissent la ligne du chemin de fer, qui offre un excellent couvert aux troupes de la défense ; entre trois heures et demie et quatre heures, six bataillons[2], dont cinq batteries escortent le laborieux cheminement, entament la tranchée.
CRÉMER n'a pu assister cette aile ; la seule réserve disponible — la 2e légion du Rhône — se débande ; la funeste influence de la panique compromettra, quelque peu aussi, les dernières ténacités. Heureusement, à cette heure, surviennent, amenées par le chemin de fer, des compagnies du 57e de marche[3]; leur aide préserve Nuits.
Dans la localité, investie de toutes parts, le combat opiniâtre — auquel participent les compagnies du IIIe bataillon descendues du plateau — se prolonge encore aux lueurs de l'incendie jusque vers cinq heures.
CRÉMER déménage par Beaune, jusqu'à Chagny ; malgré ses pertes (49 officiers, 1,200 hommes hors de combat, 300 prisonniers)[4], il pourra télégraphier au général **BRESSOLLES**, à Lyon :

---

1 Moins la 6e compagnie en grand'garde à Concœur ; elle isolait un petit poste au château d'Entre-deux-Monts, un autre (sergent Miailhe), à trois ou quatre cents mètres au sud-ouest du village, vers le bois de Mantuan. Ce dernier est informé, entre neuf et dix heures, de la marche sur Villars-Fontaine (à l'ouest du massif boisé) d'une colonne ennemie (général Degenfeld, 2 bataillons du régiment no 4, 1 batterie, 1 peloton de dragons) que flanque sur Concœur le détachement du lieutenant-colonel Arnold (1 bataillon du régiment n° 4, 2 pelotons de dragons). Le capitaine Monié, qui s'est rendu au petit poste, ne garde auprès de lui qu'une trentaine de volontaires (29e mobiles et le caporal Seuges) avec lesquels il se maintient en observation. Par malheur, surpris lui-même, il ne pourra (le lendemain) ramener au bataillon que quelques-uns de ses braves compagnons.

2 Colonel von Wechmar : régiment des grenadiers du corps et régiment n° 2.

3 Le colonel Millot, que le général Crémer appelle de Beaune par télégraphe, débarque vers deux heures et demie à Prémeaux avec un millier d'hommes ; il s'élance, avec la moitié de son monde, sur Nuits déjà envahi par l'ennemi refoulé par trois l'ois au delà du pont de la Nuitzain ; là tombent 5 officiers et 73 hommes.
L'autre fraction du 57e entraînée par le commandant Champcommunal, se hâte vers Beaucourt pour secourir la partie de la voie ferrée compromise par la cacade des mobiles du Rhône.

« Nous ne sommes nullement découragés et nous reprendrons l'offensive quand nous aurons reçu des munitions. »
WERDER, quoique vainqueur, n'osera poursuivre. Son succès, trop chèrement acheté (52 officiers et 893 hommes), a endolori ses brigades et surtout lui a révélé, jusqu'à ce jour insoupçonnées, les qualités de son nouvel adversaire.

*
* *

Du 28 décembre 1870, le IIIe bataillon pérégrine de Beaune, par Dijon et Lure, à Etobon ; il y touche le 15 janvier au soir, à temps pour coopérer avec la brigade **MILLOT** à la journée du lendemain.
Retenons du chapitre précédent que l'offensive de **BOURBAKI** entraînait toute l'Armée de l'Est (XVe, XXIVe, XXe, XVIIIe corps) à la grande bataille que **WERDER**, pour barrer l'accès à Belfort, se trouvait dans l'obligation de recevoir sur la Lizaine.
La division **CRÉMER**, à l'extrême gauche de l'armée, tâte la droite ennemie soudée, non à Chagey, mais à Chénebier ; l'attaque dans l'ombre crépusculaire ne donne pas de résultats.
Le 16, tandis que le général procède à la manœuvre tournante, le colonel **POULLET**, avec le gros, cogne de front. Le IIIe bataillon, au début en réserve, ne tarde pas à s'engouffrer, au secours du 83e, dont le colonel est tombé. Le commandant **de CARAYON-LA TOUR**[2] a crié : « A moi, mes Bordelais ! »... et les Mobiles foncent héroïquement à la baïonnette[3].
Après une heure d'acharnement, **DEGENFELD** (trois bataillons, deux batteries, un escadron) bouté hors de Chénebier, recule sur Châlonvillars.
La division **PENHOAT** (XVIIIe corps) intervenue au profit de **CRÉMER** occupe Chénebier ; c'est contre elle que, le 17 dès cinq heures du matin, se consumeront les ardeurs renouvelées, jusqu'à trois heures de l 'après-midi, de **DEGENFELD** et de **KELLER**[4].
BOURBAKI marque à cet instant favorable son intention d'appeler sur la gauche le gros des forces ; ses lieutenants le dissuadent de tenter un tel exploit avec des troupes que nous avons, déjà dit être dissociées et lasses. Il ne lui restait d'autre alternative que de se dérober.
Nous savons aussi sous quel poignant régime s'opère cette pénible rupture ; il serait donc superflu de même effleurer le sujet si **CRÉMER**, tenant l'arrière-garde du XVIIIe corps, n'avait incité les nôtres, le 20, près de Villers-la-Ville, à un dernier échange de coups de feu.

---

4 Il revient au Ille bataillon : 18 tués, 45 blessés et une trentaine de disparus. — D'après la relation allemande nos pertes auraient été d'environ 1,700 hommes dont 650 prisonniers non blessés.

2 Avait reçu le lendemain de Nuits sa nomination de lieutenant-colonel au 89e de marche ; refusa le grade pour ne pas quitter ses soldats.

3 L'ennemi, lui-même, témoigne de la valeur de nos Mobiles. L'ouvrage rédigé par la Section historique de l'État-major prussien s'exprime en ces termes : «…. Le 83e se montrait à peine qu'il perdait son chef ainsi qu'une notable partie de ses hommes, ce qui arrêtait son mouvement ; mais le commandant de Carayon-La Tour, poussant vigoureusement avec ses Girondins, rendait l'élan à l'offensive. » L'auteur d'une publication populaire, Der Krieg von 1870 dargestellt von Mitkämpfern (t. V, p. 94), émettait, en d'autres termes, une identique appréciation : « Les Badois, à vrai dire, se démènent comme des lions, a vrai dire encore le bataillon d'Eüpen (landwehr) est envoyé de Frahier à leur secours. Mais l'adversaire, lui aussi, se porte en avant avec résolution et notamment les Girondins qui sur ce point se comportent comme de braves soldats. » Et aussi dans l'Historique manuscrit du 57e. : « Toute la brigade Millot en ligne (trois heures), offrit le spectacle très remarquable, alors, d'un ordre si parfait que l'on eût cru voir une manœuvre de vieilles troupes. »

4 Au total : 12 bataillons, 6 batteries, 5 escadrons et 3 pièces lourdes, amenées des batteries de siège à Moulin Rougeot.

Moins fortuné que le 25e de Mobiles, le IIIe bataillon ne put éviter l'internement en Suisse ; ses compagnies sont réparties entre Lausanne et Vevey.
Enfin, le 15 mars, Bordeaux acclamait le retour — au nombre de 366 — des glorieux artisans du mémorable épisode de Chénebier.

CHAPITRE III

Le Ve Bataillon

LE 2 novembre 1870, il fut procédé à l'organisation d'un cinquième bataillon de Mobiles auquel servirent de noyau les dépôts des Ier et IIIe bataillons (Bazas et Bordeaux).

Le cadre est ainsi composé :

Commandant	ARNOULD (PIERRE).
Adjudant-major	Capitaine LEVY.
Officier payeur	Lieutenant THÉVENIN.
Aides-majors	Docteurs LASSALLE et ROUX.
Aumônier	Abbé HAY.
Cantinières	Mmes ROUQUÈS et LÉON (ARTHUR).

Les capitaines SAGET, JUNQUET, MOUSSOU (remplacé après Chanteloup par le lieutenant LAWTON de la 5e compagnie), DESCHAMPS et après lui GARDEIX, MAJORY, LEMEUNIER - DESGRAVIERS, AUBERT, commandent les compagnies.

LE BATAILLON, appelé à former avec les contingents de la Vendée et du Lot-et-Garonne, le 78e régiment de Mobiles, se rend de Bordeaux, le 23 novembre, à La Roche-sur-Yon où il reçoit ses chassepots et les recrues de la classe 1870 ; de là il est transféré à Cherbourg (lignes de Carentan).
Une plus brillante participation à l'œuvre de la défense nationale était heureusement réservée aux Girondins.
Le général **CHANZY**, se préparant, avec la IIe Armée de la Loire, à livrer au prince **Frédéric-Charles** la bataille décisive, concentrait ses forces autour du Mans. A droite, l'amiral **JAURÉGUIBERRY** (XVIe corps), d'Arnage à la gare d'Yvré ; au centre, le général **de COLOMB** (XVIIe corps), de la gare d'Yvré à l'Huisne ; à gauche, le général **JAURÈS** (XXIe corps), de l'Huisne à la Sarthe.
Le 78e de Mobiles (lieutenant-colonel de Lautrec), attribué à la 1re brigade[1] de la 3e division (de Villeneuve) de ce dernier corps, est rejoint, le 24 décembre, par le bataillon du commandant **ARNOULD** ; il stationne, le 9 janvier, à Saint-Corneille.
Depuis le 7, l'offensive allemande refoulé nos détachements avancés sur leurs positions de résistance. Trois corps, les XIIIe, IIIe et Xe, suivent respectivement les trois grandes routes : Nogent-le-Rotrou (droite), Saint-Calais=Bouloire (centre), La Chartre=Grand-Lucé (gauche) ; en

1 Lieutenant-colonel de gendarmerie Stéphanie : 78e régiment de Mobiles, 15e régiment de Mobiles du Calvados, 1 bataillon du Finistère, 1 bataillon de la Loire-Inférieure, 6e bataillon de fusiliers marins.

arrière du centre, le IIIe corps, dont l'intervention dans la soirée du 11 (vers neuf heures) produira l'événement.

Ce jour encore, le Ve bataillon s'immobilisait en réserve des divisions **COLLIN** et de **VILLENEUVE**, un peu reculées à hauteur de Pont-de-Gennes ; notre droite également — toutefois sans grave compromission — cédait du terrain. Mais, par l'abandon de la Tuilerie, imputable aux mobilisés de Bretagne, par la panique qu'ils propagent, par la perte du Tertre Rouge, notre centre était enfoncé.

Comme **d'AURELLE de PALADINES** et comme **BOURBAKI**, le commandant de la IIe Armée de la Loire aura le devoir de ne pas laisser ignorer au Gouvernement de la Défense Nationale que les troupes « n'en peuvent plus, n'en veulent plus »[1]. Force lui est de prescrire la retraite pour le lendemain (12 janvier) ; elle sera relativement peu gênée.

Au XXIe corps, la 3e division traite des affaires d'arrière-garde, dont les principales scènes composent le combat de Savigné-l'Evêque. Le Ve bataillon se distingue dans l'emploi qui lui est dévolu.

Vers onze heures du matin, après avoir relevé ses postes, le commandant **ARNOULD** quitte Saint-Corneille pour Savigné-l'Evêque. Sur la route — encombrée par l'artillerie et par les convois que la neige et le verglas empêchent d'avancer — nos Mobiles, impatients de se mesurer avec l'ennemi, accélèrent l'allure aux accents de la Marseillaise et du Chant du Départ ; ainsi, se plairont à le constater les marins avec lesquels ils se croisent, c'est en chantant que les Girondins vont se faire casser la gueule ».

De Savigné, un groupe (2e, 3e, 6e, 7e compagnies), avec le chef de bataillon, est envoyé sur Chanteloup (route de Bonnétable), où il se réunit à la Vendée et au Lot-et-Garonne. Les trois autres compagnies (1re, 4e, 5e), avec le capitaine **SAGET**, s'établissent à la croisée des routes Bonnétable=Montfort, prêtes à seconder le Calvados (15e régiment) engagé en avant du château de Touvois[2].

Sur le plateau de Chanteloup, dix compagnies du 78e de Mobiles s'obstinent désespérément, pendant cinq heures, à retenir les régiments de la 22e division (von Wittich) : le 95e arrêté devant Chanteloup, le 94e poussé sur Sillé-le-Philippe. Pour rompre l'étreinte, le capitaine **LEMEUNIER-DÉSGRAVIERS** (6e compagnie) — remplaçant le chef de bataillon — entraînera les hommes à une sorte de contre-attaque... il tombe à son tour l'épaule fracassée. Le capitaine **JUNQUET** (2e compagnie) groupe autour de lui les derniers défenseurs, Girondins et Lot-et-Garonnais ; le cercle se resserre, on en arrive au corps à corps. Bientôt, ces dernières résistances sont brisées ; les Mobiles, cernés de toutes parts, écrasés sous le nombre, se voient obligés de déposer les armes[3].

---

1 Chanzy, au ministre de la Guerre, 12 janvier, 7 heures matin : « Notre position était bonne hier au soir. La panique des mobilisés de Bretagne a été le signal de la débandade sur toute la rive gauche de l'Huisne. Toutes les troupes se sont débandées, ont fui, ou refusent de combattre…. »

Jauréguiberry à Chanzy, 14 janvier : « Quelques régiments ont opposé une vigoureuse résistance. D'autres, et c'est le plus grand nombre, se sont débandés. La cohue des fuyards est inimaginable ; Ils renversent les cavaliers qui s'opposent à leur passage ; ils sont » sourds à la voix de leurs officiers…. »

2 Dans la pensée du chef de bataillon ces compagnies constituaient sa réserve ; vers quatre heures, alors que la crise s'annonçait, il se porte à leur recherche ignorant qu'elles avaient été déplacées ; c'est à ce moment qu'il est mortellement atteint d'une balle à la tête.

Arnould, originaire de Pont-Saint-Esprit (Gard), soldat de carrière, avait à son actif les sièges de Rome et de Sébastopol. Grièvement blessé à l'assaut du Petit-Redan, il avait dû prendre sa retraite comme lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses restes reposent à Lahorde (Médoc), sous un monument élevé par souscription. Son nom a été donné à une voie de Bordeaux.

De son côté, le capitaine **SAGET** n'a pas hésité, vers une heure, à se fondre avec ceux du Calvados. De communs efforts interdisent jusqu'au soir (sept heures) l'accès de la Vive-Parance à la 17e division (von Treschkow) qui a réussi à enlever Saint-Corneille au 56e de marche et aux Mobiles d'Eure-et-Loir.

Le soir, les débris du bataillon (1re, 4e, 5e compagnies et éléments de la 3e compagnie, avec le capitaine Moussou) se ressoudaient à Souligné-sous-Ballon. La journée, dans son ensemble, coûtait gros : plus de 80 tués ou blessés[1] et, au bas mot, 400 prisonniers. Aussi, les Girondins revendiqueront des titres justifiés aux témoignages consentis par le général **CHANZY** dans son ordre du 13 : « Le Général en chef est heureux d'exprimer toute sa satisfaction au général Jaurès, pour la façon dont il a conduit, pendant les journées des 11 et 12, sa retraite rendue difficile par la dispersion de sa division, les distances à parcourir et les combats à livrer.

» Il félicite également les troupes du XXIe corps qui, dans cette opération, ont fait preuve d'ordre, de discipline, de ténacité et de vigueur, alors que se produisaient dans certaines portions de l'armée les défaillances qui ont amené la retraite du Mans, au moment où nous avions les meilleures chances pour battre l'ennemi. »

*
* *

CHANZY n'entend pas transformer cette retraite en course éperdue ; il s'arrête pour coordonner ses mouvements, pour remettre ses corps en posture de combat ; déjà, le 15, l'armée traçait le front Saint-Jean-sur-Erve (sud)= Sillé-le-Guillaume (nord).

Le XXIe corps se répartissait comme suit : la 1re division à Saint-Remy-de-Sillé ; la 2e à Montreuil-le-Chétif ; la 3e en avant de Sillé, à cheval sur la route de Conlie ; la division de Bretagne à Mont-Saint-Jean ; la réserve à Sillé-le-Guillaume.

Dès huit heures, les éclaireurs algériens, chassés de Conlie, signalaient l'approche de l'ennemi. Le général **de VILLENEUVE** avait placé le 78e de Mobiles à l'embranchement des routes Crissé=Conlie ; au centre, la 1re brigade se reliait à la 1re division ; la 2e brigade surveillait le chemin de traverse de Conlie à la voie ferrée. Les marins, déployés en tirailleurs, forment la première ligne, en arrière de laquelle se resserrent des bataillons abrités par les crêtes. L'artillerie, laissée en majeure partie sur roues, ne détachait que quelques sections tenant sous leur feu tous les abords.

L'attaque se prononce sérieusement vers dix heures ; elle est repoussée avec le plus grand avantage par les 1re et 2e divisions. Mais l'énergie des généraux **ROUSSEAU** et **de VILLENEUVE**, mais le courage des troupes se prodiguent en pure perte, car le XVIIe corps (au centre) a lâché ses positions, découvrant la droite de **JAURÈS** ; quoi qu'il en coûtât au XXIe corps — encouragé par

---

3 Dans la nuit déjà noire, des torches éclairent un groupe et permettent de distinguer le mouchoir blanc d'un parlementaire le feu cesse. Le major Lévy, d'une voix très nette et en excellent français, s'exprime à peu près en ces termes : « Votre résistance est très belle, mais devient inutile à votre pays ; voyez, vous êtes entourés de tous côtés. Songez à vos familles et à vos enfants, si vous en avez, épargnez un sang inutile. Rendez-vous, et, par exception, vos officiers garderont leur sabre et vous vos sacs…. » Des protestations, des cris, quelques derniers coups de feu puis l'inévitable résignation.

Des isolés, des petits groupes réussirent seuls à s'évader dans les ténèbres ; ainsi le capitaine Moussou (3e) avec une fraction de sa compagnie.

1 Un monument commémoratif a été élevé à Sillé-le-Philippe, en mai 1904, par les soins de la Société des anciens Mobiles du Ve Bataillon, avec le concours de la Ville de Bordeaux et du département. Le mausolée a reçu les restes de 25 mobiles.

Le nom de Savigné-Chanteloup a été donné à une voie de La Bastide.

ses succès de la journée — l'ordre de rompre le combat, donné par le général **CHANZY**, dut être exécuté à la tombée de la nuit ; l'ennemi, lui aussi, rétrogradait sur Conlie[1].
Le surlendemain, la IIe Armée de la Loire occupait sa dernière ligne de défense : le XVIe corps autour de Laval ; le XXIe corps dans le quartier de Mayenne. En ce temps, le Ve bataillon, pour se refaire, connut jusqu'au 12 février les cantonnements de Contest et de Commer. Le licenciement s'annonce. Nos Mobiles prennent par étapes le chemin du retour avec arrêt à Poitiers (16 mars) pour y être désarmés. Dix jours plus tard, du haut de la côte de Lormont, ils saluaient de leurs vivats la flèche de Saint-Michel…. hélas ! combien réduits, quatre cents hommes tout au plus. Les deux autres tiers disparus, disséminés, représentaient la rançon d'une campagne de quatre mois, pour mieux dire d'une pénible période de six semaines d'activité.

*
* *

Ainsi, au heurt des réalités contingentes, — au Mans, comme à Orléans, comme sur la Lisaine, — les formations improvisées, même soumises à un entraînement préliminaire plus ou moins prolongé, avèrent, pour supporter de grandes fatigues, une insuffisante résistance physique et morale.
Il ne sera pas fait reproche de cette incapacité aux braves gens qui, durant le rude hiver 1870-71, disputèrent pied à pied, aux envahisseurs, le sol sacré de la Patrie.
Les responsabilités atteignent de plus hauts parages. Elles stigmatisent les politiciens, ceux qui affectèrent de croire que doter le pays d'une puissante force militaire signifiait « faire de la France une caserne ».
Nous ne devons pas oublier que l'Histoire se répète sans cesse. C'est pourquoi ne sera dégagée des événements que nous commémorons, qu'une simple et brève conclusion :

SE SOUVENIR !

CHAPITRE IV

Formations diverses

a) La 8e compagnie du IVe bataillon, les dépôts de Libourne et de Blaye participent à la formation d'un VIe bataillon de Mobiles (commandant Gautereau). Il est envoyé en Normandie et constitue avec un bataillon de la Charente-Inférieure le 95e de Mobiles attribué à la 1re brigade de la 1re division du XIXe corps.
b) La Gironde fournit encore à ce XIXe corps des éléments d'artillerie et deux batteries de mitrailleuses.
c) A noter enfin, la tentative de M. **BOURGOING**, écuyer de l'Empereur, en vue d'aligner un peloton de cavalerie.

DEUXIÈME PARTIE

1 Détachement du colonel Lehmann (19e division) : sept compagnies du régiment no 91, huit compagnies du régiment n°78, deux escadrons régiment n° 9, une batterie, une compagnie de pionniers.

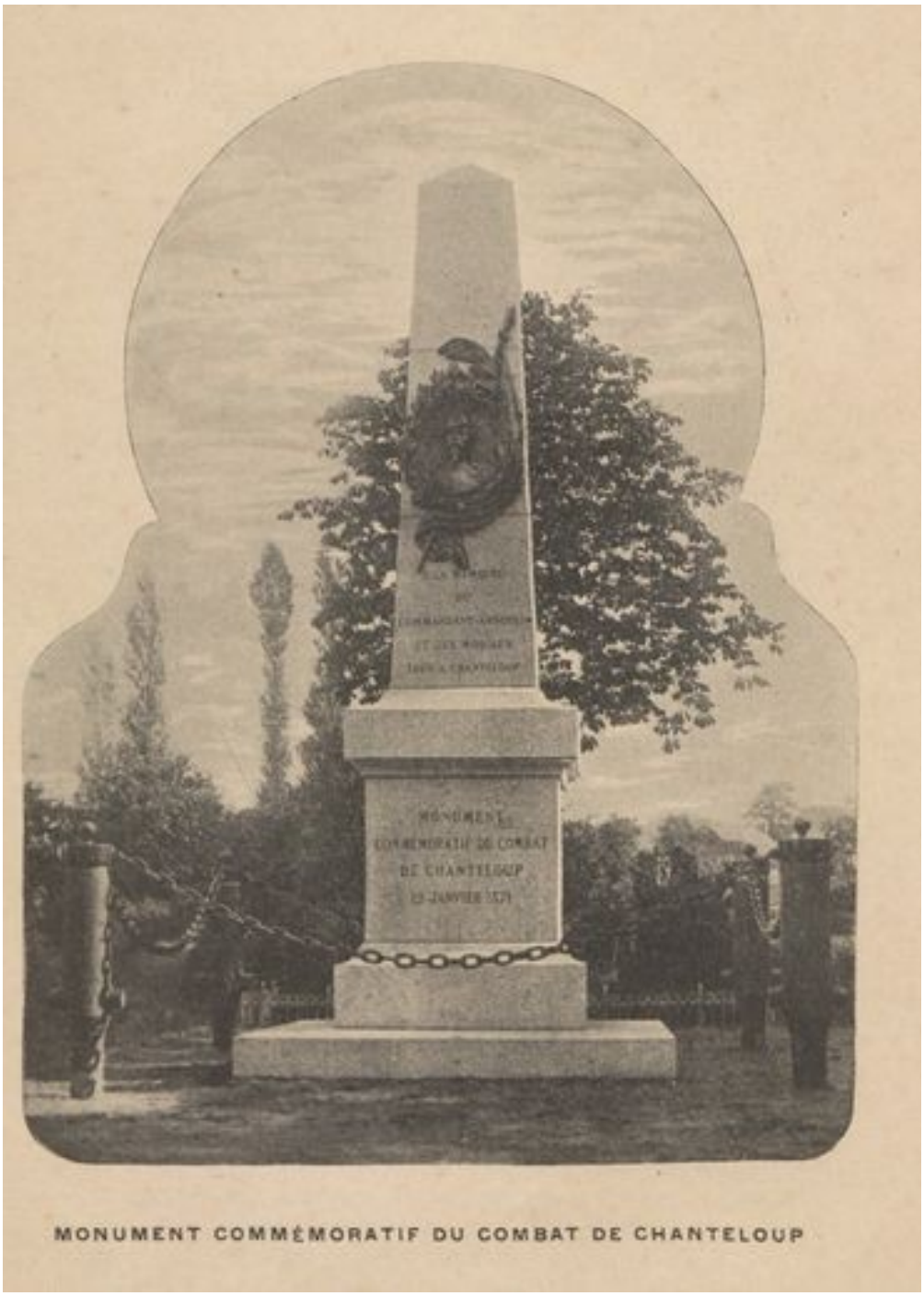
LES MOBILISÉS

CONFORMÉMENT à la loi du 12 août 1870, instaurant la garde nationale sur tout le territoire français, le décret du 29 septembre organisait la Garde nationale mobilisée ; le département de la Gironde lève quatre de ces légions.

Les deux premières, ayant respectivement pour chefs les lieutenants-colonels **COULON** et **BARIL**, furent attribuées au XIXe corps (1re division, 2e brigade). Elles quittèrent Bordeaux le 16 décembre, à destination de la Normandie. En cours de transport aux approches de Tours — un des bataillons de la 2e légion eut l'occasion d'assister au combat de Monnaie (20 décembre).

Les deux dernières légions, ayant respectivement pour chefs les lieutenants-colonels **TAINGOT** et **PELLIAS**, furent attribuées au XXVe corps (2e division, 3e brigade). Elles ne rallièrent la ne Armée de la Loire que le 20 février 1871.

****



MONUMENT COMMÉMORATIF DU COMBAT DE CHANTELOUP